

## I.

### LES ÉGYPTIENS

De la neige s'était accumulée dans le rebord de son tricorne en poil de castor, si mouillé et si noir sous le galon poudreux qu'il paraissait imbibé d'encre de seiche. Une cocarde verdâtre, peut-être autrefois violette, dégouttait sur sa joue dorée, on ne savait par quel soleil ancien, comme celle d'un jeune vendangeur égaré dans un hiver soudain.

L'hiver 1784-1785 fut long et terrible, tuant sous sa faux de glace bien du peuple, des animaux et des semences. On avait pu croire à une fin du monde, annoncée par l'éruption d'un volcan durant le mois de juin 1783, là-bas, si loin de France, en Islande, qui avait répandu sa cendre brûlante sur toute l'Europe en faisant mijoter le chaudron de l'été jusqu'à le faire déborder sur les maisons et les fleuves en brûlant les unes et en gonflant les autres. Et maintenant on subissait cet hiver implacable.

Qu'est-ce que ce jeune homme était venu courir sur les routes de France ? L'aventure d'une mort probable au fond d'un ravin ? Il avait ralenti, prudent tout de même, le pas de sa monture : un cheval bai visiblement épuisé et qui rendrait l'âme si son cavalier ne comptait sur sa bravoure. On sait qu'un cheval demeure bien souvent fidèle devant le danger.

Le jeune chevalier de Wick avait reconnu un campement d'Égyptiens (c'est ainsi qu'on désignait ces gens au teint de terre cuite qu'on supposait venir d'Égypte) et, alors que n'importe quel quidam se serait prudemment écarté, le voyageur vit dans cet établissement un signe, sinon tout à fait sûr, en tout cas providentiel. Il était convaincu de pouvoir se faire reconnaître pour ami. Ne venait-il pas lui aussi, et plus certainement, d'Égypte, hier à peine débarqué d'un bateau à Marseille ?

Le campement consistait en deux roulottes de piètre apparence et, chose curieuse, d'une voiture élégante bien que sobre, petit carrosse sombre dételé. Ses chevaux, au nombre de deux, avaient rejoint ceux des nomades qui se différenciaient par un air sauvage, la crinière tressée de rubans bariolés. Ce troupeau hétéroclite se tenait sous une bâche que la neige menaçait d'écraser en entraînant les branches des arbres sur lesquelles on l'avait tendue.

Le chevalier s'approcha du feu qu'entretenaient des femmes en haillons colorés, les épaules enveloppées de châles des Indes superposés (on disait parfois que ces Égyptiens étaient des Indiens, on les nommait aussi bohémiens, car c'est en Bohême qu'on les vit tout d'abord).

Il y avait là deux hommes : un Égyptien et une autre personne, de qualité à n'en pas douter. On devinait sous sa cape un habit aux boutons brillants et un jabot de dentelle noire. Noir était aussi son tricorne d'ottoman galonné d'or, terni d'humidité. La physionomie de cet homme était avenante et fine, le regard vif dans une face assez brune aux traits réguliers. L'inconnu regardait venir à lui ce jeune voyageur assez téméraire pour chercher refuge auprès d'un feu de hasard.

L'Égyptien fit signe au nouveau venu de prendre place auprès d'eux et, tandis que celui-ci s'agenouillait devant le feu en tendant ses mains au-dessus de la flamme, l'une des femmes – ces femmes qui n'avaient pas eu un regard, eût-on pu croire, pour lui – se mit à psalmodier. Sa voix gutturale était prenante pour qui apprécie la sauvagerie des vieilles chansons de la terre, qui sait, de ses entrailles infernales.

Le chevalier Liam de Wick, écossais de naissance, français pour l'Histoire et d'un vieux sang maternel balte, se jugea à sa place avec cet inconnu aussi à l'aise que lui en ce fief de l'instant des hommes de l'errance.

Il pensa au sable brûlant d'Égypte, à ces coffres funéraires qu'il avait laissés à Marseille sous la garde d'un ami à moitié malhonnête, mais enfin, il fallait se fier aux hommes de temps à autre et celui-ci

avait peut-être assez d'honneur dans la filouterie ; et puis, n'avaient-ils pas partagé tout dans le désert... De ces coffres peints Liam de Wick et cet ami espéraient, sinon la fortune, quelque aisance. Liam avait en outre dans ses poches des bijoux d'or, aussi étranges que beaux et, dans un sac de cuir à la selle de son cheval, un fort rouleau de papyrus qui, si l'on avait voulu le dérouler, aurait demandé le parquet d'une galerie dans toute sa longueur. Certes, pas une Parisienne ne songerait à se parer de ces bijoux étranges, alors qu'ils plairaient à coup sûr à quelque savant riche, qui sait, plus intéressé encore par le rouleau que Liam n'était jamais parvenu à dérouler tout à fait et qui, de toute façon, était promis ; mais il envisageait aussi de produire aux yeux des amateurs de petites effigies de faïence fort étranges, une statuette de bois fruitier de neuf pouces représentant un homme nu, le sexe circoncis, en position de marche, raide, la tête haute, coiffé au bol de cheveux noirs, saisissant de vérité : le serviteur d'un dieu sans doute, remonté du fond des âges. Cette statuette se trouvait dans cette même sacoche avec le rouleau et des châles brodés, de petites boîtes à onguent, bien curieuses, parfois sexuées elles aussi, avec précision. Liam de Wick comptait sur la lubricité des hommes. Il avait appris cela au Caire, entre autres choses, mais il était demeuré le jeune homme au beau visage, aussi pauvre que libre, riche d'avenir seulement, qui chevauchait, il y avait quatre ans à peine, sur la falaise de ce pays de Wick qui l'avait vu naître noble et sans fortune, un garçon de seize ans assez aventureux pour franchir des montagnes, traverser des mers, des déserts et faire amitié, au jour anniversaire de ses vingt ans, autour d'un feu bohémien sans crainte aucune. C'est qu'en quatre années il en avait tant vu qu'il craignait moins celui qui n'a rien que celui qui a déjà beaucoup et en veut davantage encore.

L'homme à la houppe se présenta :

– Marquis Baletti.

Liam fit de même :

– Chevalier Liam de Wick.

– Et vous avez connu bien des mers, chevalier.

– Comment le savez-vous ?

– Je le devine, ce qui est mieux. Vous avez hâlé votre teint, blanc de nature, à des soleils autrement plus brûlants que celui d'Écosse. Vos belles mains, les mains d'un gentilhomme, sont presque noires. Vous vous êtes cassé les ongles à des pierres assez coupantes pour entailler vos paumes et, à l'annulaire, ce que vous portez est un scarabée sacré, ma foi de très grande qualité. Il est à parier que vous êtes allé le chercher dans une tombe royale.

– Vous connaissez l'Égypte, Monsieur ?

– L'ancienne et la moderne, oui. Vous êtes sorti vivant de l'aventure, cela prouve ou un très grand courage ou une haute intelligence, les deux sans doute.

Liam n'était pas peu surpris de trouver dans un campement bohémien un connaisseur de l'Égypte.

– Vous êtes allé vous-même en Égypte ?

– En effet, dans les Indes aussi, sur les traces d'Alexandre le Grand.

– Voilà qui n'est pas banal, et vous trouver ici... sur mon chemin, si j'ose dire.

– Pas moins, si vous y songez, que vous y trouver vous-même, mais les chemins de la destinée sont « presque » impénétrables. Vous allez à Paris, je me rends à Rome. Nous étions faits pour nous rencontrer.

Le marquis Baletti éleva la voix en regardant au-dessus de son épaule :

– Marinka ! Viens ici dire la bonne aventure à notre jeune homme.

La plus vieille des femmes présentes autour du feu se glissa jusqu'à eux sur ses genoux enchiffonnés de jupons. Elle prit les mains du chevalier dans les siennes aux ongles endeuillés, bien plus brunes encore que celles du jeune homme qu'elle retourna. Elle s'absorba alors dans la contemplation des paumes.

– Et bien, Marinka, que vois-tu ? demanda le marquis.

– Des dieux très anciens, l'un d'eux à tête d'oiseau, dit Marinka. Ils protègent le jeune seigneur des dangers qu'il court. Des dangers, il y en a beaucoup, autant que de désirs que lui vaut son beau visage. Il est venu en France pour connaître son destin.

– C'est évident, approuva le marquis. Ce n'est pas tout n'est-ce pas, Marinka ?

– Je vois l'amour d'une demoiselle qu'on croit être ce qu'elle n'est pas. Elle ment, elle se dissimule... Oui, c'est cela : elle est de haute naissance et court un grand danger.

– Tiens donc, ricana le marquis, tout ce qui est de « haute naissance » court un grand danger dans le royaume de France désormais, bien plus grand qu'ils ne se l'imaginent.

– Le jeune homme et elle seront près des trônes.

– Un seul suffira, Marinka. Dis plutôt à quel signe il reconnaîtra sa belle. Songe qu'elle se présentera à lui dissimulée.

– Ses yeux sont de l'or vert, ils brillent dans l'obscurité.

Le marquis fit sonner un rire long que Liam jugea philosophique, comme s'il avait voulu par là témoigner de son impartialité.

– Marinka vous a dit tout ce qu'elle devait et son langage est celui des légendes. Vous n'êtes pas sans connaître ce qui se passe ici ?

– Je ne sais rien au contraire, répondit Liam. Je n'ai eu que le temps de déposer un fardeau à Marseille aux bons soins d'un ami. Je vais à Paris, comme vous l'avez deviné, où je dois rencontrer un certain comte de Saint-Germain ; j'ai pour lui un message.

– Un message égyptien, je suppose...

– En effet.

Liam considéra de plus belle la physionomie du marquis Baletti.

Il avait décidément le teint trop olivâtre pour un Français, la prononciation trop chantante. Était-il un Italien comme son nom le laissait deviner ou un Espagnol ? un Portugais ? un Provençal pour le moins, mais quelque chose d'oriental était épandu sur toute sa personne, certes impossible à déceler à qui ne pratiquait pas l'Orient, un Hongrois peut-être, un Serbe. Son amabilité était insinuante, sa curiosité éveillée. Et s'il avait été seulement un Juif déguisé en gentilhomme, un bohémien même ? Somme toute, qu'est-ce qu'un nom jeté à la tête du premier venu ? Mais alors, comment aurait-il acquis ces manières où l'on reconnaissait le gentilhomme, aussi certainement qu'il était impossible à un paysan de se faire passer pour un seigneur, pas même pour un bourgeois ? La société se défendait par un réseau de signes serrés qui eût interpellé même un Mohican nouvellement débarqué des Amériques. La noblesse d'épée avait une cambrure de la taille qui la révélait, un timbre de voix au-delà de la connaissance d'une langue qui se défendait déjà par sa complexité, des accents impossibles à imiter, sinon à contrefaire – la contrefaçon sautait au visage – des bras arrondis pour la danse, un pied habitué à être chaussé à l'étroit, une infinité de signes qui allaient la conduire sûrement, dans un avenir proche, à l'échafaud. Mais même Marinka ne pouvait prédire l'étendue d'un tel désastre. Ce faisceau de signes Liam de Wick le partageait peu ou prou avec le marquis Baletti quoi qu'il en fût de leurs origines géographiques, des aventures de l'un comme de l'autre et même de leurs manquements éventuels. Quoi qu'en ait écrit Perrault, on ne fait pas d'un meunier un marquis de Carabas sans qu'il ne continue à sentir le grain écrasé.

Les sables foulés par le pied nu de Liam, la morsure du serpent guérie par un marabout, l'usage de drogues inhalées en compagnie des hommes sous la tente au sol couvert de tapis multicolores n'avaient en rien entamé la noblesse hautaine du jeune homme, aussi ancienne que l'était le premier établissement de croisés en Terre Sainte, que du contraire ! Il y avait maintenant dans le regard du

chevalier de Wick une ombre très troublante à laquelle les femmes à Marseille s'étaient montrées sensibles, ô combien.

Quant au marquis Baletti, étrange certes mais non suspect de contrefaçon, sinon de travestissement, un génie de la scène applaudi à la comédie aussi bien qu'à Versailles n'aurait pu prétendre tenir son rôle plus d'un acte et au seul bénéfice de la distance. Or, le marquis Baletti était prodigieux de naturel et de mystère. Que voulait donc dire son « message égyptien » ? De quelle curiosité se revendiquait-il ?

Mais la nuit tombait sur le campement, plus sûrement sur toute cette neige accumulée que sur un désert de sable ; point ici de cet or rouge du soleil déclinant pour souligner la dune blonde, point de dune d'ailleurs, mais un taillis profond qui d'être ouaté de neige n'en avait pas moins l'allure d'un piège où il ne ferait pas bon au commun des mortels de s'aventurer hors des heures de clarté.

Liam remarqua maintenant une bonne douzaine d'Égyptiens soudainement recrachés par la forêt, ce qui faisait, avec le domestique du marquis et son cocher, une sorte de troupe au bivouac. Chacun parut se préparer à dormir, qui dans les misérables caravanes, qui à la noire étoile de ce rude hiver. Le marquis Baletti avait rejeté sur ses épaules les pans de sa cape et se promettait de prendre du repos dans sa voiture. Son domestique – un petit homme noueux et sans âge – s'inquiétait de tenir son maître au chaud, aussi recouvrit-il les épaules du marquis d'une fourrure magnifique extraite d'un coffre clouté d'or, eût-on pu prétendre, si cela eût été vraisemblable, tant il était admirablement façonné.

– Venez vous protéger dans ma voiture, chevalier de Wick. Il y fera d'autant plus chaud de votre présence. Prenez garde, vous n'avez pas encore réalisé toute la mesure de l'hiver.

– Il me paraît terrible en effet, et soudain. Je dois en avoir perdu l'habitude.

– Sans doute, mais vous avez raison de le dire terrible. Il est inhabituel, c'est la faute du volcan.

– Quel volcan ?

– L'éruption du Lakagigar en Finlande. Il a brûlé le ciel sur des kilomètres, voilà deux étés, deux terribles étés eux aussi, peut-être plus cruels encore que cet hiver qui en est la conséquence. On a vu un nuage de poussière se répandre sur les maisons jusqu'en Angleterre et jusqu'en Orient, au Bosphore. On vous aura parlé de cela incidemment.

– Peut-être, oui. J'ai cru à un conte de caravanier qui évoque des vents rouges, des vents fous.

– Le caravanier ne mentait pas. Pourquoi l’aurait-il fait ? Pour vous tromper ? Les caravaniers ne mentent jamais sur le temps ; il n’y a pas là de bénéfice pour eux, en aucun cas. La terre a tremblé en effet, elle s’est révoltée comme le feront bientôt les hommes. Cela, le caravanier le savait aussi, il voit par-delà les sables qu’il connaît, par-delà les mers dont il a ouï dire. Les vents lui parlent. Dormons maintenant, la nuit prochaine ne sera peut-être pas aussi propice au repos, qui sait.

De la bouche de cet homme l’invitation au sommeil était un ordre autant qu’un conseil. Le sommeil fondit sur Liam avec des rêves nombreux, comme se pressant les uns les autres dans la lumière précise des réminiscences. Liam galopait le long de la falaise, celle de sa première jeunesse. Son cheval était d’un blanc presque uniforme comme l’écume des flots en contrebas et il allait dans le vent, lui-même un peu du vent. Il hennissait de plaisir tandis que Liam criait : vent, vent ! J’irai au bout du vent. Il y était allé sur la foi des *Mémoires de Gaudence de Lucques*, roman utopique de Berington qui prétendait décrire l’Égypte et l’imaginait tout au plus.

Maintenant, le vent s’était tu, Liam descendait dans un trou de sable doré et il pensait qu’il fallait être prudent, ne pas permettre au guide le moindre pas de côté. On parlait de ces fouilleurs de tombes qui conduisent l’étranger à sa perte en lui promettant un sarcophage intact et des mobiliers de roi. Mais Mahmoud Ali veillait. Liam avait en Mahmoud Ali un ami sûr. Il recevait dans une petite échoppe du Bazar du Caire, toute calfeutrée de portières aux couleurs chatoyantes parmi des statuettes d’argile, des scarabées de faïence bleutée et des masques de momies aux yeux faits comme ceux des almées.

Mahmoud Ali avait un sourire tout en dents – il avait toutes ses dents, même si certaines étaient noires – dans une face rose-brun marquée aux plis de la bouche, des yeux et du nez d’ombres violettes. Sa robe était d’un tissu uni, mais de qualité, et il portait la calotte du Caire. À ses doigts, on comptait bien dix anneaux d’or dont certains supportaient le poids d’intailles antiques. L’une d’elles montrait le profil d’Alexandre, la chevelure cornue. Mahmoud Ali servait le meilleur café d’Égypte et savait parler en bon Oriental qui recrée l’espace des légendes dans la conversation la plus usuelle ; on l’écoutait vanter l’arrondi d’une poterie, son coloris, son ancienneté, douteuse deux fois sur trois, avec un réel bonheur et sachant très bien, tout comme lui-même sans nul doute, qu’on n’était pas acheteur – ni au prix annoncé – et Mahmoud Ali disait y perdre – ni à un autre, celui que la patience d’un acheteur éventuel obtiendrait tôt ou tard,

plutôt tard que tôt, car le plaisir consistait à marchander en toutes occasions, à marchander jusqu'au sel de la vie. Et Liam riait.

Il était heureux dans la boutique de Mahmoud, entouré d'amis, de quelques garçons serveurs, ses amants, car Liam avait découvert en Orient l'amour avec des garçons imberbes, sans préjudice pour l'autre amour, celui qu'on devait à une dame, cachée, lointaine. On ne voyait jamais de femmes chez Mahmoud Ali et, dans la ruelle, si elles n'étaient pas vénales, elles étaient si bien couvertes qu'on ne pouvait deviner leur beauté ; Liam n'avait aucune dame au secret de son cœur, il n'avait laissé derrière lui, au pays de Wick, que des filles dénudées – sinon de gentillesse, de joliesse, et point farouches aux avances du très jeune chevalier – de ce mystère entêtant qui attache durablement. Aussi acceptait-il d'un cœur léger le compagnon adolescent, sans prendre garde au sombre attachement de l'Arabe assez adroit pour cacher sa sensualité sous l'apparence d'une amitié sexuelle joueuse.

Mahmoud Ali l'avait pourtant averti :

– 'Iam, tu fais trop confiance au visage du plaisir, derrière lui se cache un autre, jaloux, attentif plus que de raison et qui souffre même de ton sourire généreux à qui le sollicite.

Liam haussait les épaules dans un rire qui faisait frémir un sombre visage juvénile dans l'ombre de la boutique de Mahmoud Ali.

Cela arriva, ce geste, un poignard dans la nuit, son jeune amant sucré comme une corne de gazelle assassiné à son côté. Il se prénomma Karim et éjaculait sous l'assaut un sperme plus blanc que le lait, dans un soupir de contentement qui lui arrachait un sourire, lui toujours si sérieux. Il était mort dans ses bras. On avait soupçonné Omar, le précédent compagnon de jeux érotiques de Liam que les pratiques plus subtiles de Karim avaient repoussé dans cette zone d'indifférente amitié à laquelle ne reviennent jamais les amants éconduits. Liam ne le savait-il pas ?

– 'Iam, avait cependant conseillé Mahmoud, ne laisse pas Omar, prends-le avec Karim, c'est plus sage. Pourquoi priver Omar de tes caresses, n'en as-tu pas assez pour deux garçons ?

Liam admettait qu'il aurait dû écouter Mahmoud, mais Omar lui était devenu indifférent depuis qu'il avait goûté à Karim, fleur humaine à peine éclosée au plaisir. Mahmoud Ali avait fait taire les soupçons et caché un temps le corps de Karim qu'on découvrit deux semaines plus tard dans l'éboulis d'une tombe de la vallée de la mort tandis que Liam était parti pour Alexandrie.

Le jour de son départ, Omar s'était présenté à lui humblement. Il faisait horreur maintenant à Liam, mais conseillé par Mahmoud, Liam lui accorda le baiser de la paix.



– Qu’Allah te protège, avait murmuré Omar.

– Qu’Allah ait pitié de toi, avait répondu Liam, en se souvenant de la dureté particulière du corps d’Omar tout en muscles longs de bon marcheur.

Omar allait bientôt se marier avec une fille qu’il n’avait jamais vue.

– Je te souhaite bien du bonheur en ménage, Omar.

Le sexe entre garçons n’était donc qu’un jeu, parfois cruel mais sans lendemain. Son péché de ce côté-ci de la terre était la jalousie, ailleurs, il était lui-même le péché et lequel ! Mais Liam n’imaginait pas revenir jamais sur ses pas.

C’est Maurice Picasse, un marin français à peine plus âgé que lui, qui donna l’idée à Liam de poursuivre sa chance en France, là où les ancêtres du chevalier étaient allés pour faire chorus au prétendant au trône d’Écosse.

– Il y a dans mon pays des savants qui aiment les momies, ils les exposent dans leurs salons tout comme, qui dirait, du sèvres ou des coquillages des mers du Sud. Évidemment, la momie est plus rare, de plus il paraît qu’on la bouffe pour guérir d’un peu toutes les maladies, de la vérole à coup sûr, ils en sont tous menacés à la cour. Nous pourrions transporter nos macchabées jusqu’à Marseille avec un tas de colifichets. Tu sais où te procurer des momies, j’ai le moyen sûr de les conduire à un dernier petit voyage. On pourrait en mettre en bocal. Je veux dire : de petits morceaux avec le bitume bien noir, cela impressionne les marquises, un doigt bien noir, une bite à Ramsès les feraient se pâmer.

Maurice était très entreprenant, son enthousiasme gouailleur était communicatif et consolant. Or, Liam était morose depuis la mort atroce de Karim dont il voyait toujours le fin torse brun transpercé par la lame silencieuse de l’assassin jaloux.

Liam s’attacha à Maurice et fit ce qu’il voulut. Les deux amis passèrent pour une paire d’aventuriers bientôt signalée aux autorités. Mahmoud Ali avertit Liam par courrier :

*Jeune, bel et très respectable ami,*

*Je dois t’avertir que tu as fait des jaloux et cette fois ce n’est pas de ta couche. Tu as violé bien des tombes durant ton voyage, je sais, elles l’étaient déjà, mais par des natifs ; tu as été accepté par des chefs hostiles pourtant aux étrangers. Ton charme puissant aura agi sur eux comme sur moi, ton humble ami. Cependant, je te le dis, le temps est venu pour toi de quitter l’Égypte sans quoi tu y perdrais la vie. C’est bien risqué d’être beau, noble et aventureux, et puis ton nouveau compagnon parle trop et en trop de lieux. Va en France,*

*comme il te l'a été proposé. Le temps est venu. Accepte la bourse que mon messenger te remettra, indignement fournie pour mériter ton approbation. Accepte-la cependant en échange d'un service à rendre à ton misérable Mahmoud. Charge-toi d'un rouleau de papyrus qu'on te donnera avec la bourse, porte-le jusqu'à la ville de Paris, belle entre toutes, dit-on, où tu rechercheras le très respectable comte de Saint-Germain auquel le rouleau est destiné. À lui seul, prends-y bien garde. Ce papyrus est d'une valeur inestimable pour un homme tel que lui, mais pour lui seul qui saura le lire. Il te récompensera au-delà de ce que tu peux imaginer. Je t'aime, parce qu'en vérité tu es infiniment aimable, et je prierai Allah pour ta sauvegarde.*

*Mahmoud Ali*

Le messenger était un Cairete beau comme une fille et qui daigna se donner comme telle à Liam – Mahmoud Ali le lui avait recommandé. À l'aube, il quitta le lit du chevalier non sans y laisser un fort rouleau et une bourse. Au rouleau était attachée une lettre – apparemment une lettre – sous un ruban noir et or. Liam dénoua prudemment le ruban et bien qu'il fût écrit entre les plis du document « au respectable Comte de Saint-Germain », il déplia la missive.

Il lut ce qui suit :

*Très vénérable maître de ce qui fut et sera, il me faut t'avertir qu'une nouvelle inscription a été découverte, elle dit encore ce que tu sais dans les termes que tu connais. Cela viendra bientôt, beaucoup perdront la vie et parfois plus que la vie. Tes efforts pour prévenir seront vains, je le crains. Après cela que tu vois comme déjà révolu viendra ici même un aigle dans son premier vol, il sera grand et perdra beaucoup, après avoir obtenu davantage. Très vénérable maître, crois en mon amour de la vérité dans laquelle tu m'as fait grandir. Je t'envoie un messenger, il aura pour toi ce rouleau de papyrus enfin retrouvé. Je suis certain que tu lui feras bon accueil.*

*Je baise tes mains et tes pieds par trois fois.*

*Mahmoud Ali, ton serviteur indigne de tes bontés.*

Liam songeait : il revit sa mère que son père était allé chercher aux confins du rivage des Scythes, blonde sans l'ombre d'un rousseur, blonde royalement, pour l'installer dans un manoir à demi ruiné du pays de Wick. On disait d'elle qu'elle était une princesse chrétienne dans son pays barbare, que son bel officier – à quelle armée s'était-il loué ? – l'avait enlevée au péril de sa vie. Mais un officier écossais,

aussi bien qu'un autre, fait la guerre plus souvent que l'amour, même s'il se flatte de faire l'une et l'autre avec le même viril bonheur.

La « princesse » fut bientôt veuve avec un fils, veuve de quel sabreur mêlé à quelle guerre ? Voilà qui demeura toujours opaque à Liam. Qui plus est, sa mère faisait parfois un portrait de son défunt époux qui ne correspondait nullement à la figure d'un militaire, mais bien plutôt à celle d'un érudit, versé en sciences et qui parlait, comme son épouse d'ailleurs, un français parfait, celui des cours et des ambassades. La mort même du père paraissait fantastique, improuvable, et Liam enfant s'était toujours attendu à le voir apparaître chargé des présents d'une vie mystérieuse.

La mère de Liam avait de beaux bijoux, d'un étrange travail, qui valaient leur poids d'or et de pierreries. Elle les vendit et cela leur suffit à se maintenir, elle et son fils, sur cette terre de Wick pendant plusieurs années durant lesquelles Liam grandit en beauté et même en une certaine sagesse. Il lisait beaucoup ; tout ce qu'il pouvait trouver en livres, il le lisait. On s'imagina en faire un homme d'Église, c'était compter sans son tempérament. D'ailleurs, sa mère répugnait à cette idée. Elle avait deviné sa sensualité, son aventureuse curiosité des choses du sexe, son aventureuse nature tout simplement qui le poussait à découvrir le monde.

Déjà tout enfant, il s'était inquiété de ce qu'on pourrait découvrir au-delà de l'horizon et, s'il y avait un arc-en-ciel, il se mettait en tête d'aller quelque jour voir s'il se trouverait un trésor à son hasardeuse source.

La belle veuve ne venait-elle pas d'au-delà de la mer ? N'avait-elle pas traversé des forêts enchantées, des villes construites en dentelle de pierre par des ducs couverts d'hermine, supporté l'inconfort des bivouacs et fait face à des intrigues de cour avant de mettre au monde un fils dans ce pays étroit et pauvre ?

C'est dans son sang exotique aussi bien que dans celui supposé bouillant de son père que Liam avait pris son tempérament. Il était bien le fils de ce couple-là : un blond aux yeux bleus, mais avec dans ce blond et ce bleu une goutte sombre, comme un feu de sarments. C'est ce qui le rendait étrange, captivant, et lui valait autant de succès auprès des hommes que des femmes, mais des femmes il se méfiait : ne pas engrosser, ne pas se laisser enfermer trop tôt dans une cage conjugale, fût-elle dorée, ne pas attirer non plus l'inimitié d'un mari jaloux, pire son courroux, ne pas se battre enfin et risquer la mort pour une femme, même pas préférée à une autre. Enfin, Liam ne désirait pas se faire une place dans la société comme on l'en priait, car occuper une telle place c'était se constituer prisonnier d'un ordre auquel il ne croyait pas. Il était si curieux du monde, du

vaste monde, inquiet de ses mystères, des innombrables comment et pourquoi. Jamais, il le savait maintenant, il ne trouverait au pays de Wick le pot d'or au pied de l'arc-en-ciel.

On lui parla de l'Égypte, une petite expédition de savants anglais avait besoin de jeunes bras et d'une tête point trop sottie. Liam accepta l'offre. À peine arrivés en terre d'Égypte, les savants moururent les uns après les autres d'une fièvre maligne, ceux qui en réchappèrent s'empressèrent de rentrer en Angleterre. Liam décida de demeurer. Le climat lui convenait apparemment et il s'était vite trouvé des amis dans la population. Il avait étonné par sa beauté, sa trompeuse fragilité et finalement son endurance. Alors que les savants anglais s'étaient empressés de mourir, aidés il est vrai, dans le dernier voyage par des autochtones qu'ils venaient déranger dans leur pillage méthodique et prudent des tombes des vieux rois oubliés, Liam s'était plu aux distractions locales et il avait en maintes occasions fait preuve de discrétion et même d'une absolue mauvaise foi, passant sans les voir devant les failles tant recherchées où, il le voyait bien, vivaient déjà des ombres encapuchonnées cachant dans les plis de leurs robes des poignards, mais les poignards n'étaient rien, on pouvait les prévenir, tandis que le poison se mettait n'importe où, dans n'importe quoi, et les savants de pisser le sang et de chier du charbon de bois quand un cobra ne leur crachait pas son venin au visage. L'Égypte pour lors paraissait à Liam le pays le plus propre à remplir son âme de réponses, bien qu'il y eût trouvé un mystère plus épais encore ; il aimait le désert, la chaleur brûlante des après-midi, la sensualité à fleur de peau, des accomplissements nerveux, troubles parfois, opaques comme une drogue. Il s'était bientôt repu de corps restés pâles sous le burnous, cependant toujours plus olivâtres que le sien, de ces corps presque muets, amicaux, étonnamment experts à la sensualité, dangereux. Lorsque Maurice Picasse s'était présenté, Liam admit que l'esprit positif, intéressé, du marin français avait du bon. Il se fia à lui peut-être parce qu'il paraissait le moins fiable justement, bien que sans détours. Or, des détours, Liam n'avait connu que cela en terre d'Égypte, même Mahmoud Ali, si dévoué à son bien-être, n'avait usé que de détours parce que, sans doute, il n'y avait pas d'autre moyen de survivre dans cette atmosphère de délation, de crime et de désirs mortels. Les garçons faisaient l'amour comme s'ils devaient en mourir et ils en mouraient en effet, parfois, de fièvres ou sous un silencieux poignard à la lame recourbée. S'ils survivaient, ils devenaient des masques de mépris ou de vices, des marchands menteurs, de furieux sanguinaires ou, au mieux, de judicieux tricheurs comme Mahmoud Ali dont, Liam en convenait, il n'avait pas eu à se plaindre. Mahmoud Ali avait été

envers lui d'une constante, généreuse mais équivoque attention. En somme, qu'espérait Mahmoud Ali de lui, qu'en avait-il obtenu sans qu'il y prît garde ? Liam se le demandait encore.

Liam rêvait et son rêve n'était que souvenirs recomposés, étoilés, travestis pour mieux s'offrir à sa connaissance intuitive ; ce rêve se développait en méandres inexplicables, sans fondement apparent, comme capricieux. Liam rêvait à ces tombes des rois d'Égypte, mais ce qu'il y découvrait n'avait rien à voir avec le voyage immobile d'un masque mortuaire, impénétrable, c'étaient des figures fardées qui s'y montraient, des habits brodés du temps. Liam crut même qu'on y dansait le menuet. Maintenant qu'il avait glissé dans une heureuse somnolence, il se vit lui-même, mais nu et pas plus gêné que cela. Il allait au péril de sa vertu – vertu si relative, il en convenait – dans un monde à peine plus ancien que lui mais étrangement vermoulu ; à chaque pas du songe, il craignait que ne s'effondrât l'édifice. Quel édifice ? Voilà ce qu'il n'aurait su préciser. En tout cas, en comparaison de l'édifice en question, la sépulcrale Égypte était presque gaie et solide. Il se dit que la mort y était plus rassurante que la vie en cet édifice glacé, glaçant, où se levait pourtant une odeur de pourriture et d'herbe foulée. La mort égyptienne n'était plus qu'un secret de dynasties révolues, elle exhalait la myrrhe et l'héliotrope, suave, douce en somme, rassurante, toute pétrifiée d'art et de rituels, et si un garçon perdait la vie au sortir de l'amour, il criait à peine, aussi secret dans sa mort que dans son plaisir.

Liam regrettait déjà tout cela qui était une nourriture amère peut-être, mais à laquelle il s'était fait. Il dormait plus volontiers du lourd sommeil égyptien tandis que maintenant – où était-il donc ? au bout de quel voyage ? – il se sentait pris dans une vague énorme, ballotté de-ci, de-là, sans explications, sans but non plus. Pourtant, il y avait bien un but à tout cela.

C'est alors que se présenta la figure du comte de Saint-Germain, figure floue et cependant autoritaire. Par quel prodige ? Oui, il fallait faire parvenir l'encombrant rouleau de papyrus à son destinataire désigné par Mahmoud Ali, coûte que coûte, et la vague énorme, les tombeaux effrités, sa nudité – il tenait des deux mains ses parties génitales – ne devaient pas être un obstacle. Il ne pouvait y avoir d'obstacles qu'il ne pût surmonter pour remplir sa mission.

Il y eut un hennissement. « Mon cheval ! » Ils en veulent à mon cheval, pensa Liam, à moitié réveillé. Il s'éveilla tout à fait dans la nuit et constata qu'il était vêtu ; il chercha sa bourse dans la poche

de son habit et la trouva, ronde, assez bien fournie pour le voyage qu'il avait à faire. Où allait-il ? Il se souvint...

Le marquis Baletti n'était plus à son côté dans la voiture close. Liam se leva d'un bond et ouvrit la portière. La voiture grinça sur ses essieux. Des feux éclairaient la nuit, presque pâle comparée à l'obscurité de la voiture. Un tambour battait, sourd, obsédant. La musique était implacable. Il y avait des hommes debout dans leur chemise de lin indigo, seulement des hommes, les épaules parfois réchauffées de touloupes de peau, tantôt claires à poils longs, tantôt sombres et luisantes comme les cheveux huilés de ces hommes aux mines sauvages, fières, exaltées par la musique. Des clarinettes déchiraient l'air, un violon solitaire se déchaînait en évoquant des passions inexplicables, inexplicables, un lourd ressenti mâle de pleurs et de cris désespérés. Le violoniste n'était autre que le marquis Baletti. Son visage resplendissait, coloré par la passion du jeu. Il se tenait sur une petite éminence de terre où la neige avait fondu. Devant lui, les hommes avaient créé du talon de leurs bottes, dans les pas réguliers d'une danse de guerriers, une aire circulaire où l'on maintenait une jument blanche, la crinière et la queue tressées de rubans multicolores, les flancs peints à la suie de signes cabalistiques.

Les hommes se mirent à six ou sept pour faire s'agenouiller l'animal en présentant son arrière-train aux spectateurs. Alors Liam, comme aimanté par la représentation en cours, remarqua un homme nu, à la taille et à la poitrine chargées de chaînes d'or, de colifichets colorés, de dents de félin en colliers barbares. Cet homme était jeune, musclé, un rictus de fierté sauvage sur le visage, beau bien que lourd ; ses cheveux huilés dégouttaient sur ses épaules brunes et traçaient des sillons dans la toison de poils sombres de ses pectoraux. L'huile enfin atteignait son sexe en érection, ses testicules gonflés.

Liam comprit alors que l'homme allait pénétrer la jument, ce que le barbare fit bientôt dans un élan sauvage en hurlant une imprécation et, sans doute, un désir satisfait.

Liam s'était mis à trembler, conscient d'assister à un rituel d'importance.

Le bohémien qui couvrait la jument jouissait au rythme du tambour qui, seul maintenant, se faisait entendre et c'était comme si l'on avait pu percevoir les pulsations du cœur de l'amant magnifique qui faisait aller ses fesses fermes en cadence, les cuisses nouées de muscles bruns, les orteils labourant la terre tandis que la jument se tenait presque calme, sacrifiée au nouveau maître de la tribu. Enfin, le violeur se releva, débandé, le bas-ventre maculé d'une boue de sang et de sperme, de neige peut-être.

Tous les hommes réunis là poussèrent un seul cri animal, terrifiant, qui aurait dû réveiller le peuple de la terre entière si un enchantement ne lui avait dérobé le spectacle obscène et splendide.

Les femmes apparurent en dansant, elles levaient les bras où tintinnabulaient des bracelets dorés, agitaient les seins, certaines tapaient sur des tambourins, d'autres pinçaient des castagnettes de bois noirci. Elles chantaient aussi.

On revêtit le nouveau chef nu de la tribu d'une cape richement brodée de couleurs et d'or. Les femmes se jetèrent à ses pieds pour les embrasser tandis que les hommes venaient le saluer en passant leurs mains sous la cape pour une imposition sur les parties génitales du nouveau roi qui, visiblement épuisé, se laissait aller sur une chaise garnie de peaux de bête.

On se passa bientôt des gourdes d'eau-de-vie ; les hommes y buvaient l'oubli des grands froids et l'espérance du printemps. On fit boire Liam comme s'il eût été de la tribu en lui labourant les flancs de claques fraternelles. Il avait oublié le froid, la nuit, le but de son voyage. Il se crut arrivé et ne vit pas s'éloigner la voiture attelée du marquis Baletti. Une Égyptienne enfin l'attira sur sa couche et Liam goûta dans ce con de hasard une volupté qui lui remonta jusqu'aux narines. Il crut un instant perdre la raison.

Au matin, Liam s'éveilla, étendu sur une couverture de laine, dans l'air froid et la solitude. Plus une âme autour de lui, seulement son cheval. Lui-même était entièrement vêtu, le tricorne en tête. C'était comme s'il avait été victime d'un enchantement ; il sentit pourtant dans sa culotte, sous le pan de sa chemise, son sexe satisfait, encore humide de la fraîche Égyptienne accueillante. Il pensa à vérifier le contenu de ses poches, pas une piécette n'y manquait, pas même un mouchoir. Un seul bouton avait été ôté à son gilet, un bouton d'argent gravé d'un chardon. Il songea enfin aux sacs de cuir à la selle de son cheval et se trouva stupide de ne pas s'en être soucié tout d'abord. Seul, le précieux rouleau de papyrus avait disparu. À sa place, il trouva un papier plié sur lui-même, il l'ouvrit et lut ce qui suit :

*Allez à Paris trouver monsieur Legris, rue Vieille du Temple, il vous défrayera de vos frais de voyage et au-delà. Ne manquez pas de lui proposer votre marchandise, il sera très intéressé. N'ayez crainte pour votre rouleau, il est maintenant dans les mains auxquelles Mahmoud Ali le destinait.*

*Votre dévoué marquis Baletti, en d'autres temps et d'autres lieux : comte de Saint-Germain.*